

AR P E N T E R  L E S A C R É

Vivante Égypte

De Gizeh à Philae

Florence Quentin

DESCLÉE DE BROUWER

Vivante Égypte

Collection dirigée par Olivier Germain-Thomas

Du même auteur

L'Égypte, la belle au sable dormant, photographies P. Biermé, Studio Philippe Biermé, 1993.

Égyptes : Anthologie, de l'ancien empire à nos jours, avec C. David et J.-P. de Tonnac, Maisonneuve et Larose, 1997.

Fous d'Égypte, avec J.-P. Corteggiani, J.-Y. Empereur et R. Solé, Bayard, 2005.

Isis l'Éternelle. Biographie d'un mythe féminin, Albin Michel, 2012.

Le Livre des Égyptes (dir.), Robert Laffont, « Bouquins », 2015.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

emporterait dans son dernier voyage la butte de Rê, celle d'où jaillit un jour la lumière.

Mais ici, à Gizeh, le tertre originel a pris les dimensions d'une montagne ; elle abrite les rois, devenus à leur tour des *Benou* d'or.

Et gravir les marches vers le ciel...

Le soleil perce entre deux nuages et darde un rayon oblique et très blanc qui me percute comme un rappel à l'ordre. Alors, m'approcher, ne pas me contenter d'être l'observatrice qui évalue, mesure, note, ces trois indispensables de l'archéologie qui, s'ils sont utiles en leur temps pour ne pas divaguer, doivent être temporairement rangés dans les rayons des bibliothèques universitaires. Car l'esprit scientifique peut éloigner d'une connaissance d'un autre ordre, d'une manière de poétique des lieux à laquelle la seule raison fait obstacle. Cette connaissance passe aussi par la sensation physique, crissement du sable sous les pieds, chaleur de la pierre infusée dans tout le corps et éblouissement solaire quand l'astre est à son zénith et, que par les torrides jours d'été nilotiques, il vous aimante et vous accable à la fois.

Ainsi, rien ne peut se comparer à cette impression vertigineuse qui consiste à se placer au plus près de la base de la gigantesque « demeure d'éternité » de Chéops – un nom qui exprime la quintessence de la religion funéraire pharaonique pour laquelle on construit en pierre de taille sa tombe et en briques crues sa maison – collé à son corps taillé en diamant, et à lever les yeux au ciel, que sa cime ne cesse de désigner aux pauvres mortels obsédés par les mètres cubes entassés ici, les pseudo-mystères et prophéties qu'elles renfermeraient ou encore

par tous ces « secrets » moisis sur sa construction. Quelle prétention – et incommensurable sottise – contemporaine que de gloser sur de soi-disant intelligences supérieures qui auraient fait ici la démonstration d'une connaissance extraterrestre ! Ce que l'égyptologie confirme, à travers les textes qui nous sont parvenus, c'est que les hommes du troisième millénaire avant notre ère ont construit à Gizeh, avec ces tombeaux royaux, une incroyable somme théologique, une cité vouée à l'éternité, une voie d'accès à la lumière de l'au-delà des « justifiés », un lieu pour leur roi-dieu où les Égyptiens « ont reporté dans son image toutes leurs aspirations à l'immortalité, à la délivrance de la mort, et tous leurs rêves de vie éternelle en compagnie des dieux » (Jan Assmann) !

Dès l'Antiquité, les historiens grecs comme Hérodote et Strabon ont véhiculé une image négative de la théocratie pharaonique qui sera reprise par tous les péplums hollywoodiens : en *quest star*, pharaon, despote cruel et mégalomane, faisant plier les esclaves sous son fouet. C'était ignorer que pour les anciens Égyptiens, la pierre était bien davantage qu'une démonstration du pouvoir royal et qui en aurait servi exclusivement les intérêts, à la poursuite de sa propre monumentalisation. Ce matériau noble est avant tout médium d'immortalité, qui, avec les pyramides (plus d'une centaine ont été bâties sur le territoire), atteint un apogée jamais égalé depuis. Si ces tombes exaltent le roi, c'est en tant que représentant du dieu sur terre (il en est l'hypostase) et garant de la prospérité du pays entier. L'égyptologue Pascal Vernus, lorsqu'il parle d'« impératif de surpassement », renvoie à cette tradition égyptienne qui consistait à dépasser ses prédécesseurs, en complétant ce qui est inachevé, et à apporter sa pierre à l'édifice du monde créé.

Je m'approche un peu plus près de la « grande pyramide » et

me serre contre le rang d'assise, pour prendre le pouls de cet « amour » que Chéops a fait engrammer ici. Comment comprendre le double sens de *mer*, si ce n'est en tentant de sentir cette pulsation intime au cœur de la montagne qui culmine à cent quarante-six mètres, avec ses deux millions trois cent mille blocs serrés autour de la chambre funéraire de pharaon ?

Ressentir mais aussi revenir à la source, c'est-à-dire à ce que les Égyptiens eux-mêmes en disaient dans les *Textes des Pyramides*, inscrits sur les parois de la chambre sépulcrale d'Ounas, le dernier roi de la V^e dynastie (vers 2375-2345 av. J.-C.) mais dont les origines remontent sans doute à l'aube de la civilisation égyptienne. Parce qu'ils nous livrent une clé essentielle :

L'amour est réalisé par Pharaon qui connaît la plénitude... Il aime, il crée.

Pas de création sans amour, pas d'amour sans plénitude !

Le « secret caché » des pyramides ? Rien d'autre – mais « l'essentiel », au sens métaphysique du terme – que le jeu subtil et incessant qui se noue entre amour humain et amour divin, entre cœur, siège de la conscience pour les Égyptiens, et corps, qui seul nous permet d'éprouver :

*Pharaon aime la lumière divine dans son corps,
Pharaon aime la lumière divine dans son cœur.*

Amour total car accompli ; plénitude spirituelle qui engendre le bonheur et la paix (*hotep*) :

*La plénitude est ce qui t'a été apporté,
La plénitude est ce que tu vois,*

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

fameuses étoiles impérissables, celles qui, circumpolaires, ne disparaissent jamais.

Chéops, loin de son vaisseau amiral maintenant, est devenu « une étoile d'or ». Celui à qui l'on crie :

Ô Osiris Chéops, surgis, lève-toi !

Celui qui nous rappelle à l'essentiel : Savoir ouvrir « sa place au ciel ».

*Ouvre ta place au ciel en compagnie des étoiles du ciel,
Tu es bien l'étoile unique, le compagnon du Verbe.*

Textes des Pyramides

5. Le titre de *weba-iner*, « l'ouvreur de la pierre », fut attribué au roi Djoser qui fit élever la première pyramide, à Saqqarah, durant l'Ancien Empire et y fut vénéré comme un dieu.

6. *Traité XVI*, 2. Une idée similaire apparaît dans le *Timée* de Platon (21e-22a) : « Vous autres Grecs, vous êtes toujours des enfants, et il n'y a point de vieillard en Grèce... Vous êtes tous jeunes d'esprit car vous n'avez dans l'esprit aucune opinion ancienne fondée sur une vieille tradition et aucune science blanchie par le temps. »

7. Deux noms pour désigner l'Égypte, le premier, pharaonique et le second, arabe, qui est celui qu'elle porte de nos jours.

8. « L'image grecque du phénix revenant tous les cinq cents ans sur les lieux de son apparition afin de renaître de ses propres cendres a été inspirée par l'oiseau bénou de l'antique Égypte. Il s'agissait d'une forme du soleil se renouvelant dans les eaux primordiales à Héliopolis, où il était censé se poser sur le benben. Son modèle naturel est le héron cendré, oiseau

migrateur regagnant l'Égypte durant la saison de l'inondation. »
Isabelle FRANCO, *Nouveau dictionnaire de mythologie égyptienne*, Pygmalion/Gérard Watelet, 1999.

9. L'échelle céleste est aussi attestée à d'innombrables reprises dans les *Textes des Pyramides*.

10. *Liberté*, de Sayd BAHODINE MAJROUH, in *Rire avec Dieu, Aphorismes et contes soufis*, Albin Michel, 2015.

11. Toutefois, « les Égyptiens savaient distinguer entre la monarchie, qui était fondamentale pour leur conception du monde, et le titulaire de la fonction, qui pouvait être faillible », explique l'égyptologue Jean Vercoutter.

12. Sothis, la *Sopedet* égyptienne, guide Pharaon sur les routes du ciel, et par la racine même de son nom – *seped*, « être aigu, précis, efficient » – lui confère toutes ces qualités.

13. Plusieurs éléments mêlant réel (corps/momie, nom, ombre, cœur) et virtuel (âme/souffle vital, force créatrice, esprit lumineux, part divine) forment une unité indissociable pour les Égyptiens. Figuré par un oiseau à tête humaine, le *ba*, ou souffle vital, prend possession de l'homme à sa naissance. À sa mort, il vole au-dessus du défunt et accomplit pour lui le voyage dans l'au-delà. Il peut aussi prendre l'aspect d'un *ba* « vivant » et faire des apparitions sur terre. Mais il demeure relié à la momie qu'il doit rejoindre chaque nuit dans son tombeau. Le *ka*, sorte de double (au sens de « sosie »), est une manifestation de l'énergie vitale, en tant que force créatrice mais aussi conservatrice, en lien avec la force sexuelle. L'*akh*, ou « esprit lumineux, glorifié », est un état que l'on atteint par une vie juste et le respect des rites funéraires. *Ib*, le cœur, est considéré comme le siège des pensées, de la conscience et de la mémoire. *Ren*, le nom, ou essence de l'être, est vivant lui aussi. Pour perpétuer l'existence du mort, il faut prononcer son nom. *Shout*, l'ombre, représentée comme une forme noire, est indispensable

au défunt, et lui donne une matérialité. *Sahu*, enfin, incarne la part divine en l'homme.

14. Lorsque les deux plateaux de la balance du jugement sont équilibrés, le défunt devient alors un « triomphant », un « Juste de voix » ou *maâ khérou*.

15. Cette statuette de 7,5 cm de hauteur se trouve aujourd'hui exposée au musée du Caire.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

*Comme une éclaircie dans le ciel
Comme la compréhension de ce qu'on ignore
La mort est aujourd'hui à mes yeux
Comme le désir de revoir son foyer
Après de longues années de captivité.*

16. L'irrigation du Fayoum – vaste dépression irriguée après la construction d'un barrage sur un bras mort du Nil (le Bahr Youssef) – témoigne du travail spectaculaire des Égyptiens, dès trois mille avant J.-C. La mise en place et l'entretien d'un tel système exigeaient une organisation sociale très hiérarchisée et un pouvoir centralisé fort.

17. Tableau de forme circulaire.

III

AMARNA *Sol invictus*

En ce lieu, mes yeux sont les yeux sans paupières d'une figure de pierre dans un désert près du Nil.

Les Vagues, Virginia Woolf

Tell el-Amarna reste le plus grand site d'un chapitre particulier et mouvementé de l'histoire de l'Égypte ancienne : la première tentative monothéiste. Une capitale en plein désert, une ville éphémère fondée par le dixième pharaon de la XVIII^e dynastie, Amenhotep IV/Akhenaton (1353-1338 av. J.-C.), cinq ans seulement après son accession au trône. En renonçant aux anciens dieux en faveur du seul Disque solaire, Aton, ce roi fit table rase de traditions pourtant fermement établies. Rencontrant des oppositions à une réforme inédite, il abandonna Thèbes, la capitale du Nouvel Empire, marquée par l'omniprésent dieu dynastique Amon, pour jeter les bases d'une nouvelle religion et celles d'une ville sans passé : « Le roi est devenu le sanctuaire de l'Égypte. Il est un électron libre, l'endroit où il se trouve est sacré. Il peut quitter la terre ancestrale du dieu Amon de Karnak pour s'installer sur la terre vierge d'Amarna, lieu d'apparition d'Aton », note à ce propos l'égyptologue Robert Vergnien.

Cette cité, qu'aucun dieu ou déesse du panthéon n'aura même effleurée, Akhenaton choisit de l'implanter, selon les principes de la géographie sacrée, en Moyenne-Égypte, à mi-

chemin entre Memphis, la capitale de la Basse-Égypte et Thèbes, celle de la Haute-Égypte. Baptisée Akhet Aton, l'Horizon du Disque, et dédiée au seul culte du dieu-soleil.

À la mort d'Akhenaton, sa capitale fut abandonnée. Les zéloteurs d'Amon contraignirent son successeur et fils, le jeune Toutânkhamon, alors âgé de huit ans, à quitter Amarna. Rentré à Thèbes, il déclara à nouveau capitale de l'Empire celle qui avait été trop longtemps ostracisée.

Résumé succinct d'un épisode éclair dans l'histoire pharaonique mais qui aura si bien marqué les esprits de son temps que le nom d'Akhenaton et toutes traces de son règne furent effacés par ses contemporains.

Tout alors « rentra dans l'ordre » immuable.

Mais le silence qui tomba sur cette période – la fin du culte d'Aton ne fut pas brutale – devait connaître un sort plus funeste, non pas sous les successeurs du roi (Horemheb en particulier), mais une centaine d'années plus tard : une *damnatio memoriae* (condamnation *post mortem*) sans appel frappa la cité du Soleil durant le règne de Ramsès II qui fit raser les temples et la cité d'Akhenaton, ce roi-bâtitteur, et qui en réemploya les matériaux dans ses propres édifices¹⁸.

Alors, pourquoi se rendre à Tell el-Amarna, détruite jusqu'aux fondations et dont il reste si peu de vestiges¹⁹ ? Pas pour s'extasier devant une salle hypostyle comme celle de Karnak ; non plus pour s'étonner de la fraîcheur des teintes d'une tombe de la noblesse thébaine. Faire le déplacement dans cette région peu fréquentée par les étrangers, traverser le Nil et se retrouver devant une longue plaine désertique ponctuée de soubassements de murs de brique, de fûts de colonnes solitaires et de tombeaux aux reliefs rongés par le temps et les prédateurs, qui découpèrent sans vergogne leurs scènes délicates, revient à

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

dans la publicité ou les arts²⁹.

Ce visage sans doute idéalisé, au cou de cygne (pour équilibrer la masse du mortier allongé qui couronne sa tête), au nez fin, cette bouche carmin si bien ourlée et ces traits structurés nous la rendent familière, tout autant que les représentations qui ont échappé à la destruction et qui la montrent au quotidien mangeant avec son époux ou jouant avec ses filles.

Mais le paradoxe est bien là : nous ne savons presque rien de Néfertiti que les textes louangent en ces termes :

Celle aux mains pures, grande épouse du roi, aimée de lui, Maîtresse des Deux-Terres, Néfertiti, aimée du Disque vivant...

Avec les rares touristes qui arpentent le site, nous voilà pris par l'ambiance envoûtante du palais, bâti à l'écart de la cité. Personne ne dit mot, comme si nous avions franchi une frontière invisible et pénétré dans le domaine enchanté de la belle au sable dormant, cernés de murmures féminins et de cavalcades : « Je ferai les appartements de la grande épouse royale dans l'Horizon d'Aton, en cette place », lit-on sur l'une des stèles frontières des falaises, dans la bouche du roi.

Les traces au sol, encore elles, montrent que ce palais était protégé par une double enceinte ; sa richesse, que l'on peut juste imaginer, nous en avons un avant-goût dans les vestiges de peintures naturalistes d'une très grande qualité d'exécution découverts ici avec leur profusion d'oiseaux et de plantes multicolores.

Néfertiti se promenait sans doute dans les jardins luxuriants du palais avec leurs bassins poissonneux et son parc zoologique peuplé d'antilopes, remplacé aujourd'hui par ce décor minéral sans l'ombre d'un palmier.

Mais de la reine, que pouvons-nous dire ? Qu'elle donna naissance à six princesses (et peut-être à Toutânkhamon³⁰), abondamment représentées aux côtés de leurs parents, le couple étant montré dans une position « décontractée », assis face à face, les petites sur leurs genoux. Scènes impensables dans la théocratie traditionnelle ! Mais cette proximité, cette modernité ne doivent pas nous abuser : les statues des divinités traditionnelles ayant disparu, c'est l'image de la famille royale qui les remplaçait. Elle devint objet de vénération devant lequel, des temples aux autels privés, les fidèles du nouveau culte pouvaient se prosterner et prier.

De même, le couple et sa fertilité affichée comme une manifestation tangible des forces génératrices d'Aton :

Akhenaton a déplacé le centre de l'équilibre égyptien, qui était dans les sanctuaires, en lui substituant la cellule familiale, devenue le centre du monde. (Robert Vergnieux)

Mais il est d'autres images qui interpellent et qui refont surface à mesure qu'on arpente les ruines du palais, celles où Néfertiti, accomplit une partie des fonctions sacerdotales jusque-là réservées au seul roi. On pense bien sûr à la « reine-pharaon » Hatchepsout, qui avait accédé au trône quelques décennies auparavant et avait abandonné tout aspect féminin, régnant sans s'adjoindre aucun roi.

L'influence matriarcale qui transparaît à travers le couple amarnien avait déjà été esquissée lors du règne précédent, sous l'influence de Tiy, grande épouse royale d'Amenhotep III. On la voit parfois représentée de même taille que son époux et même déifiée. Statuifiée sous forme de sphinge, elle accède alors au statut de gardienne de l'ordre divin auprès du pharaon. Quant au célèbre groupe colossal du musée du Caire, il nous livre une Tiy

dont la coiffure pourrait bien être la contrepartie féminine de la double-couronne pharaonique. Les plumes de Nekhbet, déesse-vautour de la Haute-Égypte, y sont associées aux deux têtes de Ouadjet, déesse-cobra et symbole de la Basse-Égypte. Identifiée à ces deux déesses protectrices, Tiy accède au pouvoir royal.

Aurait-elle « préparé le terrain » à sa belle-fille Néfertiti qui se retrouva, elle aussi, à un poste-clé, tout au long de cette importante période de mutation politique et spirituelle ?

Néfertiti était omniprésente aux côtés de son mari. Elle assistait avec ses filles à tous les rites, qu'elle cocélébrait avec le roi. Dans l'exercice même du pouvoir, elle accompagnait son époux lorsqu'il recevait l'hommage et le tribut des pays vassaux, distribuant aussi les récompenses aux plus loyaux courtisans. Et tout aussi exceptionnel dans l'iconographie égyptienne, Néfertiti est représentée, à plusieurs reprises, en train d'accomplir l'acte sanglant du massacre rituel des ennemis (ceux qui menacent l'Empire tout autant que les forces contraires qui pourraient renvoyer au chaos originel), jusqu'alors réservé au seul pharaon. Dans l'un des quatre temples dédiés à Aton, dans l'enceinte de Karnak, le roi est invisible, la reine étant seule officiante.

Le couple royal incarnait la divinité sur terre, souvent définie comme « mâle et femelle à la fois » par les théosophes égyptiens. Un androgynat qui est également intrinsèque à la nature d'Aton : père de toute la Création, il est aussi appelé, dans une tombe d'Amarna : « Mère qui met au monde l'humanité. » Le colosse du roi (aujourd'hui au Musée du Caire), figuré nu et asexué, et qui a suscité les interprétations les plus hasardeuses, en est une éclatante démonstration.

Dans l'art amarnien, où ils sont hypertrophiés chez les femmes comme chez les hommes, une grande importance est donnée au bassin et au ventre, sièges de la création par

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

De la cour monte une clameur sourde, celle des fidèles rassemblés pour célébrer l'arrivée du Nouvel an.

Les prêtresses s'avancent et agitent les sistres *sekhem* et *sechechet* dont les sons évoquent le bruissement des papyrus dans les fourrés où Hathor aime se promener :

Le ciel est en allégresse, la terre danse !

Mémoire transtemporelle

Je sursaute sous la pression d'une main ferme sur mon épaule : un Égyptien coiffé d'un panama blanc est penché vers moi et me sourit. Impossible de lui donner un âge. Soixante-quinze ans, peut-être. Des traits doux et des yeux bruns en amande, une bouche charnue qui dénude des dents du bonheur.

– Désolé de vous réveiller, mais j'ai eu peur que vous ne tombiez dans l'escalier, lance-t-il en souriant. Et me pousse derechef à m'asseoir sur un gros bloc ébréché.

– C'est que je reviens du passé... Je crois que j'ai un peu perdu la notion du temps ! Et voilà que vous surgissez comme le bon génie des lieux !

– Remontée dans le temps ? Très intéressant ! Ce n'est pas la première fois que des visiteurs me racontent ce genre d'épisode.

Il rit franchement cette fois, et je ne peux que lui emboîter le pas :

– Je ne suis pas une adepte de la réincarnation, rassurez-vous ! Je crois que j'ai croisé trop de gens qui se souvenaient de leur vie antérieure en Égypte... Néfertiti ou Ramsès, le plus souvent. L'humble ouvrier de pharaon, jamais !

– Alors, nous sommes d'accord ! Anouar el-Singaby, je suis psychiatre, dit-il en soulevant légèrement son chapeau. Il m'est arrivé de soigner des touristes qui « décompensaient » et ne

parvenaient plus à revenir dans la réalité. Ah ! les effets secondaires de l'Égypte ancienne sur la psyché... Cette passion quasi fusionnelle peut parfois confiner à la *mania*, au délire obsessionnel, croyez-en mon expérience. Et l'Antiquité devient alors un refuge idéal dont on ne veut plus sortir, à plus forte raison quand le réel est trop angoissant.

– Il y a parfois de quoi être troublée, à dire vrai. Les scènes que j'ai cru voir avaient une telle apparence de réalité. Le produit de mon imagination créatrice ? Ou un début d'insolation !

Nous décidons de monter sur la terrasse d'où l'on jouit d'une vue dégagée sur le temple et le désert.

– Au fond, que savons-nous vraiment des capacités extraordinaires de notre esprit ? Nous n'en sommes qu'aux balbutiements. Vous vous êtes peut-être perdue dans les méandres de votre inconscient. Surtout avec les affinités qui sont les vôtres avec ce pays, cette civilisation. Carl Gustav Jung disait qu'il y existait des images à caractère historique dont il était impossible d'expliquer les détails par l'expérience personnelle de l'individu. Il supposait qu'une certaine atmosphère historique était née en même temps que nous au moyen de laquelle nous décrivions des détails comme s'il s'agissait de faits réellement vécus.

– Selon quelle transmission ?

– Une sorte d'héritage psychique que nous aurions reçu à la naissance, comme il en existe un de l'hérédité physique décrite par Mendel. Il se transmettrait de génération en génération sans se préoccuper de la vie de l'individu. Une idée en lien avec celle d'inconscient collectif...

– En somme, peut-être l'un de mes lointains ancêtres a-t-il voyagé dans l'Égypte des pharaons et j'en ai conservé des bribes

de souvenir ?

J'aime beaucoup l'idée que Anouar vient de me suggérer. Et je compte bien me pencher sur la question à mon retour. Les confidences surprenantes de visiteurs qui, en Égypte, ont vécu une manière de translation dans l'espace-temps, sont récurrentes.

« Si les portes de la perception étaient nettoyées, écrivait William Blake, tout paraîtrait tel qu'il est, infini... »

Nous avons bavardé un moment, assis tous les deux sur le bord du toit, les jambes dans le vide, nos regards perdus sur les montagnes âpres et sèches et sur ce sable que la porte de l'enceinte en brique tentait de circonscrire. Les palmiers avec leurs fûts longilignes et cannelés rythmaient ce paysage contrasté, de verdure et de rochers ocre jaune.

Je l'ai quitté à regret, cet homme sage et paisible, qui m'avait évoqué dès les premiers instants la figure du vizir Amenhotep, fils de Hapou. Au XV^e siècle avant notre ère, ce scribe était vénéré comme le messager des dieux. Et le modèle incarné de l'humaniste :

Je suis celui qui adoucit le cœur au jour du malheur...

Je n'ai point fréquenté ceux qui font le mal et je n'ai pas permis que quelqu'un de ma suite vive dans la misère et les difficultés, accablé de travaux [...].

Celui qui m'a connu souhaitera devenir semblable à moi en écartant le mensonge et en évitant de nuire à autrui,

avait-il fait inscrire sur l'une de ses statues, au soir de sa vie...

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

cette divinité, conservée ici dans une des chapelles.

Lié aux cycles perpétuels, à la renaissance, et par extension au culte des morts dont il est devenu l'image absolue de la « renaissance éternelle », *Wsir* bénéficia de la ferveur d'un culte durant toute l'Antiquité. Les mythes qui l'entouraient et les dieux qui lui étaient associés le rendirent indissociable de la vie quotidienne et du culte funéraire. Dieu parfait (*Ounnefer*, l'être perpétuellement bon), incarnation de la bonté, du sacrifice de soi afin que renaisse la nature, adulé dans toute l'Égypte, il apprit aux hommes comment se nourrir en cultivant la terre et en tirant parti des crues du Nil. Il leur enseigna les arts et la morale. Et leur inspirait compassion et respect, lui qui fut trahi par son propre frère, mais sut renaître grâce à l'amour que lui portait son épouse Isis. Son fils Horus le vengea de Seth, son assassin.

La survie du pays tenait à la décomposition de son corps qui se muait en crue féconde et à ses humeurs nourrissantes – Osiris était aussi celui qui dominait la survie et la régénération des hommes *post mortem*⁴¹. Un mytheme « mort et renaissance » lié au cycle végétal, à la crue du Nil, à la germination et à la dimension profondément agraire de l'Égypte. Quant à l'écoulement des lymphes hors du corps d'Osiris, il est l'expression d'un rite de fertilisation du sol, comme l'indique un passage des *Textes des Sarcophages* :

Je vis, je meurs : je suis Osiris.

Je pénètre en toi et je réapparaîs à travers toi ;

J'ai grandi en toi ;

Les dieux vivent de moi parce que je vis et je croîs dans le blé qui les soutient. Je couvre la terre ;

Je vis, je meurs, je suis orge, je ne péris point.

Les mystères de sa résurrection, sous forme de rites secrets

qui commémoreraient d'abord sa mort, se déroulaient durant les fêtes de Khoiak (c'est-à-dire le quatrième mois de l'inondation, selon le calendrier égyptien). Pour l'occasion, on fabriquait des statuettes à l'image du dieu, faites de terre, de pierres broyées, de graines d'orge et d'aromates et que l'on faisait pousser dans un moule de forme osirienne. Puis on l'arrosait jusqu'à ce que naisse un véritable « jardin » aux contours du dieu des morts : « L'orge est en quelque sorte la pierre philosophale qui permet le passage à l'état divin : *l'embryon d'orge sert de substitut pour qu'Osiris se manifeste...* Le pâton est *la Matière*, qui mélangée à l'orge va alchimiquement se transmuter, non seulement en un simple simulacre matériel, mais en corps même du dieu », explique l'égyptologue Sylvie Cauville⁴², qui a consacré sa vie à l'étude de Dendara.

Une fois réalisées, on les traitait de la même manière qu'un corps momifié avec l'onction et l'embaumement rituels. On parlait à demi-mot de « travail mystérieux », alors que les différentes parties du rite se voyaient attribuer des titres comme « connaître les secrets du travail de la cuve-jardin », « connaître le secret de la maison cachée » ou connaître le mystère que l'on ne voit pas, que l'on n'entend pas, et que le père transmet à son fils⁴³ ».

Le 12 Khoiak, l'orge embryonnaire, devenu simulacre osirien, était embaumé et quatorze jours plus tard – un demi-cycle lunaire où l'astre est plein –, on célébrait la victoire du dieu sur l'anéantissement, lui qui, comme la lune (Osiris relève du régime lunaire et nocturne, quand Isis et Hathor relèvent d'un régime solaire et diurne), avait traversé l'invisibilité pour surgir pleine et rayonnante.

Cette figurine toute chargée d'énergie divine allait protéger

le temple jusqu'à l'année suivante où elle serait remplacée par une autre statuette. Dans le même temps, alors que son corps-simulacre reposait dans la chapelle mystérieuse de Dendara, Osiris pouvait monter jusqu'à la voûte céleste, s'envolant « vers l'horizon comme Phénix et Lune ».

C'est dans le secret des chapelles de Dendara que se déroulaient cette mort et cette renaissance du dieu, plus particulièrement dans deux d'entre elles : l'une renfermait le rite de l'embaumement et la momie du dieu recevait les effluves parfumés des onguents préparés à l'étage au-dessous, dans le laboratoire du temple. L'autre, où l'on mettait la dernière main à ce rite, était située au-dessus de la salle du Trésor, où étaient entreposés les bijoux divins. Dans le même esprit que précédemment, ce lieu caché émettait des influx bénéfiques qui rechargeraient les cent quatre amulettes en or, pierres précieuses, fixées entre les bandelettes de la momie. Elles auraient un effet prophylactique sur le dieu lorsqu'il traverserait son année, chacune d'entre elles – ainsi celle posée sur le cœur, un scarabée – ayant une fonction propre.

Le 26 khoiak, au « matin divin », partait la procession de la barque du dieu depuis la chapelle de l'est, dont les murs reproduisaient le rituel funèbre des mystères d'Osiris. Puis telle la course du soleil, elle passait par le sud, pour rejoindre la chapelle de l'ouest où Osiris était ressuscité, sous l'aspect de la pleine lune, en dieu de l'inframonde.

Précédé d'une cour à ciel ouvert, ce lieu était conçu avec une première salle où pénétrait la lumière et sur laquelle donnait une salle aveugle, éclairée par une seule ouverture au plafond.

Contraste ombre et lumière, sensation de pénétrer une part du mystère, qui saisissent encore aujourd'hui celui qui s'y attarde : entouré de phénix, symbole de résurrection, d'un hymne à la lune et des paroles efficaces du « remplissage de

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Chaque année, en juillet, durant la saison *Akhet* (inondation) le niveau de l'eau du Nil montait. C'était le début de la crue, les prêtres scrutaient les nilomètres, ces puits munis d'escaliers reliés au Nil et dont les parois portent encore des graduations mesurant le niveau de l'inondation. On peut encore en voir un, bien conservé, sur l'île d'éléphantine, face à la ville d'Assouan. Grâce à ce système savant, les scribes faisaient une évaluation des récoltes. Pour une crue normale, du sud au nord, la hauteur du Nil était de neuf mètres à Assouan et de deux mètres dans le delta.

Le double-pays (Haute et Basse-Égypte) inondé, l'agriculture était impraticable : les paysans travaillaient alors à la construction des temples ou des pyramides. Vers la fin de l'année, à la saison *Peret* (décrue du Nil, germination) ils se remettaient aussitôt au travail dans les champs qu'ils labouraient, sarclaient. Les semeurs répandaient le grain que les animaux piétinaient dans le riche sol humide. Puis, tandis que la récolte poussait à la saison *Chemou* (été, récoltes), les percepteurs arrivaient et fixaient la somme que devait payer chaque paysan au pharaon. Les revenus de la cour dépendaient aussi du contrôle de la crue. La fiscalité frappait les terres en fonction de leur irrigation

Égypte, don du Nil, mais aussi... des habitants de la vallée qui ne ménagèrent pas leurs efforts pour endiguer des flots parfois dévastateurs, parfois trop faibles : dès le quatrième millénaire avant notre ère, les paysans bâtirent des digues pour protéger leurs villages de l'inondation et pour retenir l'eau afin d'irriguer les zones qu'elle n'avait pas atteintes. Travail colossal que le creusement et l'entretien des canaux : les paysans devaient des jours de corvées pour maintenir ce système d'irrigation efficace. Si les canaux s'envasaient, les terres ne pouvaient plus être irriguées ; si les levées s'effondraient, les

villages subissaient l'inondation...

Ici, il a donc fallu prier, souvent ; faire des sacrifices incessants aux dieux pour qu'ils fassent monter les eaux, mais pas trop... Le Nil a créé un espace pour que s'y déploie un sacré gorgé de vie et de limon, de protection et de terreur à apprivoiser, puissances complémentaires incarnées par une cohorte amène ou inquiétante de dieux opulents : Thouéris, « la Grande », hippopotame femelle avec ses mamelles pendantes et son ventre gravide, Sobek, le puissant et redouté crocodile – dont le fleuve pullulait dans l'Antiquité – associé au flot de la crue, avec sa force génésique et son appétit sexuel. Grand reptile qui inspirait la terreur, violent et rapide avec ses « crocs pointus, ses dents acérées, la pupille terrible, le corps puissant », il était aussi le « maître de la semence ». Un démiurge qui « existe depuis la première fois, quand ses deux yeux embrasèrent les eaux et créèrent la lumière dans la nuit ». Et puis il y a Hâpy, l'androgyné, « père et mère des dieux », « matrice » dans laquelle se déversait la semence de tout ce qui était sorti du *Noun* (l'océan primordial). Avec son ventre plein et ses seins, il personnifiait l'inondation, la crue et en contrôlait le flot ; Min, aussi, le dieu fécond et ithyphallique dont la statue était portée en procession à la saison *Chemou* marquant ainsi le début des moissons.

Pieux et conservateurs

En regardant ce paysan buriné pousser la même charrue que celle avec laquelle labourait Sennedjem, le « serviteur de la place de Vérité », inhumé à Deir el Medineh, et artisan sous le règne de Ramsès II, je réalise que c'est bien la géographie qui a façonné le tempérament des Égyptiens. Car pour dompter ce

fleuve impérieux, il a fallu serrer les rangs, s'épuiser à retenir ses flots, se soumettre à un pouvoir absolu. Oublier l'esprit de révolte pour pouvoir manger à sa faim. Grâce et à cause du Nil, les Égyptiens sont devenus « pieux, sociaux et conservateurs », explique avec finesse Emil Ludwig, dans un ouvrage paru en 1936. Des traits de caractère qu'on observe aujourd'hui encore dans la population, consciente de sa dette envers un fleuve qui irrigue les terres, abreuve le bétail, procure l'eau pour les pots et les briques des maisons.

Les rives sortent peu à peu de leur torpeur. Mouvantes et rapides, des langues de brume flottent au-dessus de la terre brune et des champs d'alfa, rampent entre les roseaux, s'accrochent brièvement aux palmes. Des femmes, drapées dans leur longue *melaya* noire, leurs enfants aux basques, lavent le linge dans de grandes bassines. Une fillette aux yeux brillants, dans sa robe fleurie et coiffée d'une multitude de petites tresses en couronne autour du visage, me fait un signe de la main en courant sur la berge. Elle peut désormais se baigner sans danger dans le Nil avec ses frères qui se préparent, d'un ponton branlant, à plonger dans les eaux... On ne voit aujourd'hui des hippopotames que sur les fresques des tombes antiques. Et les derniers crocodiles ont disparu avec la construction du haut barrage d'Assouan⁴⁵. Les oiseaux migrateurs et les animaux de jadis, à travers lesquels se manifestait le Divin, sont partis vers des contrées plus sereines. L'Égypte a même perdu les deux plantes héraldiques qui symbolisaient l'union des Deux-Terres : le lis du Sud et le papyrus du Nord. À leur place, la jacinthe d'eau dévore les canaux au détriment des espèces indigènes. Pour retrouver l'ambiance nilotique qui prévalait dans l'Antiquité, il faut maintenant cingler bien plus au sud, vers le fleuve Niger, peuplé d'hippopotames, de sauriens, d'ibis et de

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

cette « cathédrale » pharaonique construite par le roi Séthi I^{er} (1291-1279 av. J.-C.), son principal bâtisseur (avec d'autres pharaons) et qui cumule les superlatifs ! Un peu écrasé par ses dimensions exceptionnelles, on tente d'évaluer les lieux : avec ses 134 colonnes monumentales, ses 102 mètres de large sur 53 de profondeur, cette salle hypostyle est la plus grande du monde. Quant à la nef centrale, elle est composée de 12 colonnes gravées (6 de chaque côté) hautes de 23 mètres avec une circonférence de 10 mètres. Ses proportions, ses couleurs encore visibles sur les architraves et les décors végétaux des chapiteaux en ont fait le symbole de Karnak, le complexe architectural de temples, de pylônes et de chapelles le plus vaste de l'Antiquité.

Considéré comme le Domaine de la triade thébaine (Amon, son épouse Mout et leur fils Khonsou), unique dans l'architecture égyptienne, il a été bâti, agrandi durant près de deux mille ans et conçu comme un cadre digne de la richesse et de la puissance de l'empire.

Rythmé par six pylônes, il se déploie sur deux axes : est-ouest, suivant la course du soleil et nord-sud, selon le cours du Nil et qu'on empruntait lors des processions qui menaient au temple de Louxor.

Marqué du sceau d'Amon et de son énergie virile qui pulse partout ici, Karnak galvanise, élève, transcende. Avec sa dynamique interne, il apparaît comme une manière de contrepoint aux temples dédiés aux déesses qui, eux, travaillent dans les grandes profondeurs de l'âme et de la psyché (Dendara par exemple, voir chapitre IV) ou encore bouleversent et transforment (Philae, voir chapitre IX).

Pourtant, les touristes pressés par les horaires haletants de leur « programme » du jour ont-ils conscience qu'ils foulent à Karnak un sol sacré entre tous ? Que le centre de la salle

hypostyle, dite le « lieu de repos pour le Maître des dieux » où ils baguenaudent caméra au poing était le point de rencontre de l'axe divin et de l'axe royal ? Posant le pied sur cet omphalos, Pharaon pouvait ainsi entrer en contact avec Amon et s'identifier au dieu lumineux et fécond, qui le régénérerait. Après avoir traversé le parvis orné de sphinx à tête de bélier, passé le premier pylône, la grande cour baignée de lumière et franchi le deuxième pylône, pénétrer dans cette forêt à demi plongée dans la pénombre et les vapeurs d'encens ne pouvait que saisir l'âme du fils d'Horus, d'autant que les effets de perspective accentuaient encore la plongée de la lumière vers le sanctuaire, cœur vivant du temple. Il en reste aujourd'hui des traces indélébiles, un climat de recueillement comme celui que produisent sur nous les élévations des cathédrales gothiques. Ou encore la déambulation « exaltante » entre les rangées d'arcs à claveaux alternés de calcaire blanc et de brique rouge dans la Mezquita de Cordoue.

Une « forêt de pierre » – et entièrement inscrite qui plus est : l'expression est un peu usée, peut-être, mais comme elle parle ! Le visage levé vers les chapiteaux à fleurs de papyrus ouvertes où les flaques de soleil réveillent les couleurs encore fraîches des hiéroglyphes, comment ne pas être subjugué par la puissance, la solennité et la beauté qui se dégagent du lieu ?

Dans l'Antiquité, seule cette colonnade était éclairée à travers des fenêtres à claustra, la lumière « ouvrant » de son énergie bienfaisante les boutons végétaux. En revanche, de chaque côté de la nef centrale, 122 colonnes étaient coiffées de chapiteaux papyrifères fermés : à quinze mètres du sol, elles étaient alors plongées dans l'obscurité et surplombées par un plafond de dalles décoré d'un ciel étoilé.

Omniprésentes, des scènes figurent différents monarques devant les divinités du panthéon égyptien, prenant part à des

processions ou à des cérémonies en l'honneur d'Amon. Légèrement incliné, Séthi I^{er}, que l'on reconnaît à son profil délicat, lui tend des bouquets alors que Ramsès II, coiffé de sa couronne bleue de vainqueur (le *Kheprsh*) lève un encensoir vers son visage. Sur un autre fût, c'est l'un de ses successeurs, Ramsès IV qui offre... des laitues à Amon qui a pris ici les traits de Min, le dieu ithyphallique fécond et créateur, le « taureau de sa mère », signe de la virilité d'un dieu qui s'engendre lui-même⁴⁹.

Gravées, peintes, ces scènes chargées d'offrande, symboles de la régénérescence des forces divines, devaient – et d'une certaine manière, n'y sont-elles pas parvenues ? – permettre de pérenniser le culte, de l'inscrire dans l'éternité au cas où celui-ci serait un jour abandonné. Une perspective honnie par les Égyptiens qui répétèrent pendant des millénaires les rites et les formules, les hymnes et les prières, l'offrande pour les dieux afin de maintenir le monde en marche, hors de portée du chaos originel.

Amon, « l'Unique qui demeure dans son unité »

Cette crainte, l'« Asclepius », un traité du *Corpus Hermeticum*⁵⁰, rédigé dans l'Antiquité tardive, et qui retrace le dialogue entre Hermès Trismégiste et ses disciples afin de leur révéler une vérité secrète transmise par Dieu, s'en fait largement écho. Cette prophétie annonce l'avenir sombre qui attend la très sainte terre d'Égypte, berceau de la sagesse :

Et cependant, un temps viendra où l'on aura l'impression que les Égyptiens auront en vain vénéré la divinité d'un cœur pieux et avec une abnégation continuelle et que l'on se sera tourné en

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

homme d'en constituer un au plus vite, de chérir sa femme – « Quand ta main se lie à la sienne, n'éprouves-tu pas de la joie ? » ou encore, en lui rendant un hommage appuyé comme le sage Pétosiris qui l'appelle « son aimée, souveraine de grâce, douce d'amour, à la parole habile, agréable en ses discours, femme parfaite tendant la main à tous » – et de ne point punir trop durement ses enfants. Il constituait même le socle sur lequel reposait le dogme : chaque grand temple était placé sous les auspices d'une triade comprenant le père, la mère et leurs fils, comme ici, dans cette région thébaine marquée par Amon, Mout et Khonsou.

« Pieux et conservateurs », les Égyptiens.

De la rive, montent des odeurs de fruits blets, une fraîcheur nette, qui tranche l'air encore chaud. Usant sans cesse de leur klaxon, les voitures parcourent en tous sens la rue principale, dans une cohue où se croisent miraculeusement calèches, bus, vélos et autres deux-roues pétaradants.

Les contours de la montagne thébaine se sont estompés au point de se fondre dans la nuit. Sur la rive ouest, les réverbères des villages projettent de grandes gerbes lumineuses sur les eaux anthracite, où dansent de petits bijoux intermittents. Le trafic fluvial se calme peu à peu ; les felouques sont à quai, leurs mâts en enfilade, lances dressées vers le ciel dans une gangue de voiles blanches et bleues.

Des relents de gasoil, de crottin de cheval et d'oignons frits sautent aux narines, dans une ambiance bon enfant où l'on marche d'un pas de sénateur avec poussettes et marmaille qui pousse des cris de plaisir et d'excitation. Des jeunes filles, toutes coiffées du foulard, se tiennent par la main et cachent leur bouche pour abriter leurs rires lorsqu'elles croisent des garçons au regard appuyé. Quinze ans auparavant, la plupart des femmes

égyptiennes marchaient tête nue. Aucune silhouette entièrement recouverte et gantée de noir (seule une longue fente dégage leur regard, ce qui vaut au *niqab* le surnom de « boîte aux lettres » de la part des expatriés européens) n'arpentait alors les rues. Ces sombres tentes ambulantes – dont l'usage, avec l'émigration massive des Égyptiens vers les pays du Golfe, a été importé d'Arabie Saoudite et du wahhabisme le plus radical – contrastent avec la douceur de vivre qui se déploie ici, dans la tiédeur du soir. Contre nature, dans un pays qui a toujours prôné un islam assidu mais ouvert.

À quelques kilomètres de là, de l'autre côté du Nil, la plupart des fresques des tombes dévoilent les corps de gazelle de leurs ancêtres pharaoniques, à peine masquées par le lin de leur tunique, parées de ceintures chatoyantes qui soulignent leurs seins.

Et que dire de la condition féminine dans l'Égypte ancienne, où elles pouvaient se promener librement, sans être recluses sous la tutelle d'un père, d'un frère ou d'un époux ! Et du système juridique d'alors – qui choqua les Grecs connus pour leur misogynie – qui faisait l'homme et la femme égaux en droit et en fait. Un immense respect leur fut toujours accordé et cela jusque sous les Ptolémées ; elles occupèrent tous les métiers (médecin, directrice de l'administration, chef de travaux et même pilote de bateau !), comme les plus hautes fonctions et même le sommet de la hiérarchie sacerdotale.

Syncope de l'histoire...

Louxor s'est métamorphosé depuis mon tout premier séjour. On reconnaît à peine la grosse bourgade où n'existaient alors que quelques hôtels et encore moins de bateaux de croisière. Dans ces années-là, elle conservait encore son charme désuet et orientaliste, assez proche des gravures de l'aquarelliste du XIX^e

siècle, David Roberts.

Depuis, démographie et développement touristique obligent, la ville a enflé démesurément et compte aujourd'hui près de 500 000 habitants⁵⁴. Avant la révolution de janvier 2011, à coups de grands travaux et d'expropriations parfois abusives, le Service des Antiquités avait entrepris de transformer les sites de la région thébaine et leur accès en « Pharaon's land » tape-à-l'œil. Les habitants, qui vivaient essentiellement des retombées du tourisme – et de la manne de leurs illustres ancêtres, n'en déplaisent aux fondamentalistes qui lancent aujourd'hui des *fatwas* contre les pyramides et autres temples « impies », appelant à leur destruction pure et simple – attendent le retour providentiel des tour-opérateurs. Invoquons les génies du lieu pour que ce retour se fasse sous le signe du respect des sites et du mode de vie des Saïdis eux-mêmes⁵⁵ !

Bienvenue à la « belle fête d'Opêt »

Cette heure précieuse de fin de soirée est idéale pour se rendre au Temple d'Amon. La nuit gomme un peu l'environnement urbain dans lequel le temple est « enfermé », et l'éclairage des projecteurs lui donne un faux air de décor de l'*Aïda* de Verdi.

Dès l'entrée, une allée de sphinx à tête de bélier – le *dromos* qui rejoignait Karnak –, telle une garde divine éclairée à partir du sol, donne le ton de la solennité. Être accueilli par Amon qui veille lui-même sur son temple et se retrouver devant le pylône et les deux statues colossales de Ramsès II en granit gris un soir de pleine lune est une invitation à entrer dans un univers fantasmagorique : Louxor est le seul temple de la vallée du Nil dont la façade est telle que les Égyptiens de l'Antiquité la

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

monde souterrain comme à des pairs, son souhait étant d'être reçu parmi eux comme l'un des leurs :

Ouvrez-moi ! Que j'entre parmi vous !

Je suis l'un d'entre vous !

Faites que mon ba (l'âme) vive, que mon corps soit invulnérable

Et que ma momie soit divine dans le royaume des morts.

Quant au terme « sortir au jour », il témoignait du souhait du défunt de retourner dans le monde des vivants lors de la célébration des fêtes religieuses au cours desquelles il recevait les offrandes des survivants. Mais aussi, de son intention de participer, *post mortem*, aux « mystères d'Osiris » d'Abydos. Pour cela, et grâce à ces formules, le défunt pouvait se métamorphoser en quelque forme que ce fût. Et ainsi, se libérer du monde de la mort.

À première vue, il y a une dichotomie entre cette hauteur de vue spirituelle – devenir « dieu en dieu », un Osiris N qui pour autant conserve son identité –, ce détachement, cette sagesse à l'œuvre et l'abondance d'objets rituels et quotidiens (nécessaire de toilette, vêtements et sandales, mobilier, « jeu de *Senet* » devant lequel le mort, seul face aux forces nocturnes, engage une partie essentielle pour son éternité) déposés dans les tombeaux égyptiens. Comment expliquer un tel luxe de détails matériels ?

Plutôt que de pérenniser l'existence terrestre, il s'agissait de faciliter le passage du défunt, trousseau funéraire à l'appui. Mais aussi de protéger le corps momifié et les autres composantes de l'être, grâce à une série de mesures magiques : toute représentation étant considérée comme animée d'une vie propre, la statue conservait non seulement une image de son propriétaire mais elle était aussi un support indispensable à son

ka.

L'image du masque en or de Toutânkhamon s'impose à moi – d'autant qu'il est reproduit sous toutes les formes dans les souks égyptiens... comment lui échapper ? Ce visage sublimé nous fascine par la pureté de ses traits et la virtuosité des orfèvres qui y travaillèrent. Mais il est bien davantage : de métal précieux pour les rois ou en plâtre stucé pour le simple mortel, le masque présentait le visage idéalisé du défunt en route vers son éternité, à l'image d'Osiris. C'était aussi un moyen de reconnaître le propriétaire de la momie, au cas où celle-ci serait endommagée.

Le sarcophage formait un ensemble – une cuve extérieure, le plus souvent en pierre et un cercueil intérieur momiforme – destiné à mettre la dépouille hors d'atteinte mais aussi à permettre sa renaissance.

Pour que puisse s'accomplir une véritable alchimie dans ce creuset, se déployaient des couleurs – le noir, symbole de fertilité chtonienne, et l'or, chair des dieux, celui de la renaissance – mais aussi des symboles, des formules et des figures divines comme celle de Nout, déesse du ciel, dont le long corps étoilé épousait le corps du défunt.

Les vases canopes, dont les bouchons représentent les quatre fils d'Horus, renfermaient les viscères indispensables à la renaissance – foie, estomac, poumons et intestins, momifiés séparément – pour qu'ils ne se décomposent pas.

De nombreuses amulettes figurant des divinités ou des objets assuraient aussi la protection du mort : *ânkh* (la vie), pilier *djed* (colonne vertébrale d'Osiris), *tit* (nœud d'Isis) mais aussi scarabée de cœur, déposé sur la momie afin de se substituer au cœur-*ib* (de chair), si celui-ci disparaissait. Au dos, des chapitres du *Livre des Morts* ou « formules de sortie au jour » permettaient de triompher des périls du Monde-d'en-bas.

La vie éternelle égyptienne, une sinécure ? Sûrement pas ! Le défunt ne cessait jamais de participer à l'harmonie cosmique, aux rythmes et aux cycles. Il accomplissait les travaux agricoles dans les champs mythiques d'*Ialou*. Des statuettes à l'effigie du mort, les *shouabtis* ou *oushebtis*, étaient ainsi déposées dans sa tombe pour montrer sa détermination à participer au travail collectif⁶⁵.

Mais la grande terreur des Égyptiens était surtout de souffrir de soif ou de faim, au point de devoir – horreur suprême ! – boire leur urine ou manger leurs excréments. Voilà pourquoi on garnissait la tombe de grandes quantités de nourriture. Un service funéraire étant aussi assuré par les prêtres pour pourvoir aux besoins alimentaires du défunt. Pour pallier les manques éventuels, des scènes de banquet aux tables chargées de bière, pain, fruits, légumes et patte de bœuf décoraient les murs des tombes.

Aimer la vie, apprivoiser la mort

L'Égypte fait partie de ces sociétés qui ont refusé la mort et ont tracé une frontière nette entre l'homme et le reste de la création. Contrairement à nous, qui la masquons et la fuyons avec une cécité coupable, elle ne l'a pas refoulée, mais plutôt mise au rang d'organisation culturelle.

Oui, les hommes et les femmes de l'ancien monde haïssaient la mort. Comme nous, ils aimaient la vie. *L'Enseignement d'Hordjedef*, la plus ancienne des sagesses égyptiennes, insiste sur ce point :

La mort est pour nous ce qui vaut le moins – la vie est pour nous éminente.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

ânkh, la vie, porte à Philae le signe des flots comme déterminatif et se retrouve fréquemment dans les épithètes d'Isis) procédait ici au service funéraire d'Osiris. La déesse nourrissait son ka, son essence de vie, et sauvegardait son intégrité tandis que les lymphes fertilisatrices exsudées par son cadavre manifestaient ici même, à Biggeh, les premières manifestations de la crue du Nil. Sans l'offrande du dieu sacrifié et sans les soins de celle qui « rafraîchissait son cœur », le beau pays d'Égypte n'aurait été qu'une terre aride et désespérée...

Rentrée à Philae, la « Dame de l'Abaton » pouvait ainsi continuer à veiller, de loin, sur celui qu'elle aimait, comme à son habitude. Et continuellement le protéger. Deux îles en miroir, l'équilibre subtil du masculin et du féminin qui maintient la création. Quel plus beau symbole des énergies en action dans le monde, et concrétisées ici ?

Je laisse mes mains traîner à la surface du lac, manière de lustration qui ne s'accomplit plus aujourd'hui pour avoir accès à ce qui fut en son temps un « lieu pur ». « Ne pénètre pas ici si tu n'es pas pur », était-il spécifié à l'entrée des temples égyptiens. Car, quelques jours avant leur période de service, il était demandé aux prêtres *ouâb* (purs), outre d'avoir été circoncis, de pratiquer l'abstinence sexuelle. Une fois en fonction dans le temple, une propreté extrêmement stricte était exigée d'eux : épilation quotidienne et totale du corps, y compris la tête, bains rituels deux fois par jour, port de lin blanc, la laine et le cuir étant interdits car « il n'est pas permis à ce qui est pur de toucher ce qui est impur ». De même, interdiction de consommer certains aliments (viande de porc et de mouton, sel et presque tous les légumes).

Cet effort de purification physique était aussi d'ordre moral et spirituel : ne pas proférer des mensonges, être mesurés en

toute chose : « Ne vous souillez pas d'impureté, lit-on dans les exhortations adressées aux prêtres d'Edfou. Ne commettez pas de faute, ne faites pas de tort aux gens, aux champs ou à la ville, parce qu'ils sont sortis de Ses yeux et qu'ils existent par Lui !... Ne couvrez pas de votre voix celle d'autrui ! Ne soutenez pas mensonge contre vérité en invoquant le Seigneur ! » Une pureté que les dieux et les déesses devaient préférer à « des millions d'objets précieux et des centaines de milliers de pièces d'or ». Ces prescriptions étaient renforcées dans le cas des prêtres d'Isis, connus pour leur sainteté proverbiale lorsqu'ils franchissaient la frontière invisible entre le « monde » et l'enceinte divinisée.

Au royaume des soleils féminins

Mais voilà que les pylônes se dessinent enfin, gravés des silhouettes de la « sainte trinité » égyptienne : Isis, Osiris et leur fils Horus. La famille archétypale de l'époque pharaonique semble suspendue dans les airs, comme si les trônes étaient gommés sous les héros du plus grand des mythes égyptiens. Mort et renaissance : le grand jeu philosophique des habitants de la vallée du Nil !

Face au roi qui leur fait face avec ses offrandes, père, mère, fils semblent léviter. J'aime particulièrement cette image car si elle relève d'une illusion d'optique, c'est pour mieux dessiller nos yeux aveugles : ces divinités ne sont décidément « pas de ce monde ».

La cour se devine entre les colonnes du portique mais déjà la barque l'a distancée et le mur d'enceinte oppose sa masse aux regards qui tentent une brève incursion par les ouvertures latérales... La barque prend son virage, le débarcadère approche

et Philae se révèle enfin sur son socle de syénite qui, dans l'Antiquité, aurait revêtu la forme d'une oiselle. Le milan, ce rapace aux piqués vertigineux, n'est-il pas justement l'une des « métamorphoses » favorites d'Isis ? Celle à travers laquelle elle conçut son fils Horus « le sauveur-de-son-père » et à travers laquelle elle survola tout le double-pays à la recherche des membres éparpillés d'Osiris ?

Comment ignorer qu'ici, la magie continue « d'opérer », à l'image de celle qui détenait tant de pouvoirs : le territoire de la « mère divine » reste inviolé et son essence, secrète. Ni le transfert du temple, dans les années 1960, sur l'île d'Algilkia à trois cents mètres de l'île de Philae et plus élevée de treize mètres pour éviter sa disparition sous les eaux du nouveau barrage d'Assouan, ni les hordes quotidiennes de visiteurs n'ont vraiment perturbé ce subtil équilibre de l'eau et du minéral sur lequel « Isis vénérable » étend ses ailes.

Si le culte de la déesse se perd dans la nuit des temps pharaoniques, la construction de cet ensemble cultuel – l'un des trois temples ptolémaïques les mieux conservés, avec ceux d'Edfou et de Dendara, et qui nous sont parvenus quasiment intacts, jusqu'à leur toiture – est très tardive, sous l'impulsion du roi Nectanebo d'abord (IV^e siècle av. J.-C.) puis fut sans cesse agrandi et enrichi par les Ptolémées, successeurs macédoniens d'Alexandre et les empereurs romains, largement représentés ici en costume égyptien. Architecture et décors égyptiens ont su fusionner harmonieusement avec le goût gréco-romain pour donner un style original : durant cinq siècles, rois et empereurs-pharaons n'ont cessé d'embellir l'île verdoyante pour célébrer Isis, la *soteria*, « celle qui sauve », objet d'une incroyable ferveur en Égypte et dans toute la Méditerranée.

Dans cette efflorescence de constructions, un épiceutre, le

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Conclusion

L'Égypte n'est pas un conservatoire. Sous ses apparences de vaste musée de plein air, transparait tout un corpus de textes inspirés, qui n'ont rien perdu de leur dimension ontologique, ni de leur actualité. Car au-delà de leur formulation ancienne, qu'ils soient vade-mecum pour affronter les routes de l'au-delà, *Enseignement* avec leur morale intemporelle, poèmes d'amour qui célèbrent la jubilation des corps et des âmes lorsque ceux-ci se *rencontrent* vraiment, récits cosmogoniques et mythologiques ou prières vibrantes aux déesses lumineuses et aux dieux bienveillants (ou non !), ces écrits nous proposent de nous guider, de nous soutenir et de nourrir nos questionnements. Et pourquoi pas de nous distraire, comme ces dignes prédécesseurs des Fables qu'ils ont parfois même inspirées, et qui nous brosent des portraits qui n'ont pas pris une ride ? Quant aux vestiges de ces hauts lieux, si bien conservés pour certains qu'on les croirait abandonnés hier par leurs desservants, ils nous invitent à dériver sur le Nil de notre imaginaire. Imaginaire qui dépasse la simple imagination mais qui renvoie plutôt à l'imaginal, tel que l'a défini le philosophe et islamologue Henry Corbin, c'est-à-dire au monde de l'image métaphysique, ce « lieu de l'âme » et des événements visionnaires et mystiques.

Cette civilisation nous a aussi livré les témoignages – du plus fragmentaire au mieux conservé – d'une quête incessante de beauté, dans le sens platonicien du terme, c'est-à-dire de beauté éternelle, incréée et impérissable. C'est sans doute la qualité particulière de la lumière qu'ils portent, comme leur mystère diffus, qui nous touchent encore tellement. Et nous renvoie sans

cesse à nous-même. Parfois à notre insu, mais toujours avec ce parfum d'éternité que ces traces laissent dans leur sillage.

Nous sentons plus ou moins confusément que tout nous échappe aujourd'hui ; dans nos sociétés sécularisées, nous cherchons ce « sens » qui se dérobe devant nos pas, brouillé par la multiplication des sources d'information et par un syncrétisme souvent superficiel qui ne retient que l'écume des enseignements spirituels élaborés pas à pas par l'humanité.

Le message de l'Égypte ancienne, sa pérennité, la stabilité de ses institutions et la profondeur de sa métaphysique sans cesse reformulée et approfondie peuvent être pour nous un ancrage ferme dans l'espace-temps.

Plus encore, un Orient spirituel, un Orient de l'âme, « notre vraie patrie », comme l'écrivait Novalis, le poète « relié », et que cette civilisation nous invite inlassablement à rejoindre. Et qui s'offre à nous comme un horizon insurpassé, pour qui a été touché par la grâce de *Kemet*, qui nous fait tous rois et reines.

Tu as dit : « J'irai par une autre terre, j'irai par une autre mer. »

Il se trouvera bien une autre ville, meilleure que celle-ci.(...)

Tu ne trouveras pas d'autres lieux, tu ne trouveras pas d'autres mers.

La ville te suivra partout.(...)

Toujours à cette ville tu aboutiras. Et pour ailleurs – n'y compte pas.

La Ville, Constantin CAVAFY (Alexandrie, 1863 – Alexandrie, 1933)

Il ne se trouvera pas d'autre pays, ni d'autre terre, ni d'autre

mer.

Plus d'autre ville.

Où me porteront mes pas, l'Égypte me suivra partout.

Montpellier-Le Caire, juin 2015.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Table des matières

Incipit

Marcher vers soi

I - GIZEH

Les « ouvriers de la pierre »

Sur le fleuve du temps

Et gravir les marches vers le ciel...

Quand Pharaon navigue...

Au cœur du mystère

II - AU FAYOUM

Quoi ? L'éternité

À l'ombre des tamaris et sous les palmes

« Tu ne périras point ! »

III - 0AMARNA

Sol invictus

Cité du Soleil

L'invention du monothéisme ?

La Belle est venue

Akhenaton et Rimbaud, poètes et prophètes

IV - DENDARA

L'Héliopolis féminin

Mémoire transtemporelle

Érotique Hathor

Un grand livre d'astronomie

Les noces alchimiques de la Déesse

Dans les chapelles d'Osiris

La crypte de l'origine du monde

IV - SUR LE NIL

« Qu'il est beau, Rê, lorsqu'il traverse les ténèbres ! »

Fleuve-Roi

Pieux et conservateurs

Le *big bang* vu d'Égypte

Les voyages du soleil

Des dieux et des sages

VI - KARNAK

Le domaine de l'Inconnaissable

Amon, « l'Unique qui demeure dans son unité »

L'horizon sur terre

Une invitation à se régénérer

VII - LOUXOR

Au cœur de la « ville du sceptre »

Bienvenue à la « belle fête d'Opêt »

Quand un dieu s'unit à une reine
La barque des dieux et des saints

VIII - EN ROUTE VERS L'OUEST

« Sortir au jour »

Aimer la vie, apprivoiser la mort

IV - PHILAE

Au royaume de celle « qui donne la vie, la dame de la flamme »

Les deux « Mères » de l'Égypte

Mort et... renaissance de Philae

La « Butte sainte » de Biggeh

Au royaume des soleils féminins

Toujours remis au monde

Sainte trinité

Le retour de la Lointaine

Conclusion

Chronologie de l'Égypte (des origines à la conquête arabe)

Remerciements

Achevé d'imprimer par XXXXXX,
en XXXXX 2015
N° d'imprimeur :

Dépôt légal : XXXXXXXX 2015

Imprimé en France